

## Références de l'article :

**GUILLOT Fabien**, 2006, « Frontière du Liban sud : complexité des identités et des représentations », p. 245-257, dans BOUQUET Christian, VELASCO-GRACIET Hélène (Dir.), *Tropisme des frontières, approche pluridisciplinaire. Acte 1*, Paris, éd. l'Harmattan, Collection Géographie et cultures, 292 p.

## **FRONTIÈRE DU LIBAN SUD : COMPLEXITÉ DES IDENTITÉS ET DES REPRÉSENTATIONS**

Frontière, identité, appropriation. Ces trois notions entretiennent entre elles des relations qui donnent une vision pour le moins complexe des sociétés et des espaces qu'elles produisent. De nombreux exemples à travers le monde confirmeraient cette impression de complexité qui révèle les différences sociales, économiques, politiques et culturelles. L'exemple de la région du Moyen-Orient constitue de ce point de vue un exemple particulièrement saisissant, tout comme la région des Balkans au niveau européen. L'enchevêtrement des groupes de populations dont les mœurs et coutumes sociales et religieuses, dont les langues sont parfois si diverses, donne vite une impression de complexité. Tout ceci représente finalement un terrain fertile à l'affirmation identitaire, au besoin de délimiter et de construire des frontières afin de marquer sa différence. Le lien entre identité et frontière prend alors une importance pour qui veut tenter de comprendre les rapports sociaux, les rapports socio-spatiaux.

Plusieurs questions se trouvent introduites lorsque l'on se demande si l'identité précède la frontière. La frontière ne stigmatise-t-elle pas la différenciation par rapport à un ailleurs, par rapport à un autre, au point de donner une enveloppe matérielle à cette identité ? La frontière en tant que marquage de l'espace, en tant que projection de son identité sur l'espace, de l'appropriation par un groupe, n'est-elle pas matérialisation des rapports de force entre groupes sociaux ? La frontière en tant que délimitation n'exprime-t-elle pas le pouvoir, le contrôle sur un espace, mais aussi sur les populations qui y vivent ? Les frontières sont-elles des marqueurs d'identité ? L'ensemble de ces questions permet d'avancer sur la réflexion dialectique entre identité et frontière. Pour tenter d'apporter quelques éléments de réponse, c'est sur la frontière du Liban sud que s'appuiera cette contribution. Plus précisément il s'agira d'explorer comment se construit l'identité du groupe et celle de l'Autre, notamment en étudiant les façons dont la frontière est porteuse d'identités, inscrites spatialement (matérialisées) et symboliquement.

Au sud Liban, l'ensemble de ces questions se trouvent inévitablement mêlées dans le quotidien des populations vivant à proximité immédiate de la frontière. La volonté affirmée et affichées par les États libanais et israélien de matérialiser cette frontière, permet en quasiment toutes les circonstances d'en voir l'empreinte spatiale que les habitations bordent la frontière ou qu'elles se situent à quelques kilomètres de celle-ci. L'hétérogénéité sociale, politique, religieuse structure le quotidien où la représentation de l'Autre se nourrit des différences, des inégalités, parfois des fantasmes. Ayant pu mener des recherches auprès des populations des villages du sud Liban, la question de l'identité s'est placée au centre de l'ensemble des rapports entre Libanais (chrétiens maronites, musulmans chiites...), entre Libanais et Israéliens, entre soldats et civils... À chaque instant, la question de l'identité se trouve posée, mise en avant parfois comme un étendard, le plus souvent comme un moyen de s'affirmer et d'être reconnu.

Lors des recherches de terrains, menée à la fin de l'année 2001, les différents entretiens et observations directes que j'ai pu mener auprès des populations libanaises du sud Liban confirment cette omniprésence du besoin d'affirmer son identité, de la revendiquer, de la mettre en avant. L'apport empirique de cette contribution reposera sur les différents éléments rassemblés lors de cette étude de terrain de plusieurs mois.

### **Sur quoi se construit et s'entretient l'identité ?**

Quels éléments prendre en considération pour tenter d'apporter une définition *a minima* de l'identité ? Si l'on se tourne vers les définitions qu'apportent les dictionnaires généraux, les termes de ressemblance / dissemblance ou différence, mais aussi d'appartenance, de marquage, de symbole reviennent régulièrement. Bien que le terme soit souvent utilisé, notamment actuellement au travers de débats de société portant sur le communautarisme, son sens n'en est pas pour autant clarifié dans l'esprit de la plupart de ceux qui l'utilisent ou s'en revendiquent. Néanmoins, une caractéristique paraît incontournable : l'identité inclut nécessairement un rapport à l'Autre et pose la question de l'altérité. Sans prétendre à l'exhaustivité des définitions que proposent les dictionnaires, nous reprendrons celle proposée dans le Dictionnaire de sociologie qui définit l'identité comme désignant :

« Ce dans quoi je me reconnais et dans quoi les autres me reconnaissent. L'identité est toujours attachée à des signes par lesquels elle s'affiche, de sorte qu'elle est à la fois affirmation d'une ressemblance entre les membres du groupe identitaire et une différence avec "les autres". »

(Akoun et Ansart, dir., 1999, p. 265)

Pour Roger Brunet, dans *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, l'identité est :

« un mot à double sens, définissant à la fois le caractère de ce qui est pareil et de ce qui est distinct. »

(Brunet, Ferras et Théry, 1993, p. 266)

Enfin, ajoutons que le terme "identité" est bien souvent suivi d'un adjectif permettant de mieux définir, d'une part, ce à quoi il renvoie et, d'autre part, ce sur quoi l'identité se construit, se pense, s'imagine. On parle ainsi, d'identité religieuse, politique, nationale...

De façon concrète, partant de l'exemple libanais, l'affirmation identitaire se fait à la fois à partir d'une différenciation entre les personnes, entre les groupes (organisés le plus souvent sur des bases confessionnelles : Maronites, musulmans du Hezbollah ou du Hamal) qui constituent la population libanaise et aussi par rapport à la frontière, par rapport aux Israéliens qui incarnent l'Autre. La frontière devient un objet social au sens où elle matérialise une appropriation spatiale d'un groupe social et lieu de différenciation et d'enjeux pour l'affirmation identitaire.

Dans cet exemple, on peut ainsi dire que la frontière est la marque visible d'une identité : l'identité nationale. Sans doute pouvons-nous d'ailleurs généraliser l'idée et considérer que c'est l'une des fonctions de la frontière : donner une délimitation à l'identité nationale. C'est ce que certains appellent aussi la territorialisation de l'idée de nation<sup>1</sup>. Mais plusieurs autres référentiels socio-spatiaux (les limites communales, ou les Cazas par exemple) pourraient aussi intervenir dans la matérialisation de la présence de différents groupes sociaux dans cette région. D'une certaine façon, les différents découpages politico-administratifs ou encore les limites des villages où se concentrent différents groupes sociaux jouent aussi ce rôle.

Au niveau de la zone frontalière nous assistons à la rencontre et au chevauchement de plusieurs niveaux de représentation et d'identification qui correspondent à autant de références identitaires et territoriales. Cette zone frontalière concentre plusieurs groupes dont les caractéristiques se différencient d'un point de vue politique, religieux, économique, culturel... Deux notions ressortent par rapport à la construction identitaire : le particularisme et la différenciation entretenant ensemble une sorte de lien dialectique.

Les particularités de cette zone trouvent leur source en partie durant la période d'occupation militaire israélienne mais aussi dans la complexité politique qui a pris une dimension conflictuelle armée et a entredéchiré les différentes composantes de la société libanaise. De cette histoire résultent des conséquences au niveau des relations actuelles entre communautés chrétiennes maronites, musulmanes chiïtes et sunnites et également vis-à-vis d'Israël.

Dès lors, un second aspect se trouve mis en avant : la nécessité de se différencier. Cette différenciation s'exprime même doublement. D'une part, par rapport à Israël le voisin immédiat et, d'autre part, vis-à-vis des autres groupes de populations libanaises de confessions différentes. L'expression de cette différenciation se fait par l'intermédiaire des références culturelles, des pratiques religieuses, parfois même par la pratique d'une langue étrangère (le français ayant le statut de "langue de salon") et plus largement par l'éducation. La différenciation a pour but d'affirmer par là même une supériorité sur les autres groupes. Ceci est particulièrement évident au sein des populations de confession chrétienne maronite, minoritaires dans cette région du Liban sud où les musulmans sont majoritaires.

### **La frontière : un marqueur d'identité**

Il y a un second aspect qu'il convient de développer et qui permet de comprendre le lien entre les identités (dimension sociale) et la frontière (dimension spatiale). C'est la fonction endossée, littéralement incarnée par la frontière, à savoir être un marqueur d'identité.

---

<sup>1</sup>. Voir à ce propos l'ouvrage de Bertrand Badie, 1995. L'auteur se propose de mettre en évidence et d'interpréter un processus déterminant qui affecte l'ordre mondial actuel : celui de déterritorialisation. C'est-à-dire un détachement progressif de la vision des territoires nationaux comme délimitant les espaces de souveraineté étatique et définissant de fait le cadre des relations internationales, au profit de logiques spatiales plus souples, plus ambiguës souvent, mais mieux adaptées au double mouvement d'affirmation identitaire et de mondialisation des flux.

La frontière en tant que production sociale, héritée ou non, est porteuse d'identités. Elle met en contact deux ensembles sociaux, deux identités nationales. Mais il peut exister, comme dans le cas du Liban, des groupes internes représentant d'autres identités.

Ceci est également vrai pour l'ensemble de l'espace qui est avant tout un espace social sur lequel des groupes sociaux ont une action active ou passive, contribuant à ce que nous pourrions appeler une territorialisation<sup>2</sup>. Sans doute est-ce au cours de ce processus de territorialisation que se nouent les liens socio-spatiaux, renvoyant à la question du sens et de la fonction de cet espace produit mais aussi aux rapports de forces entre les groupes sociaux.

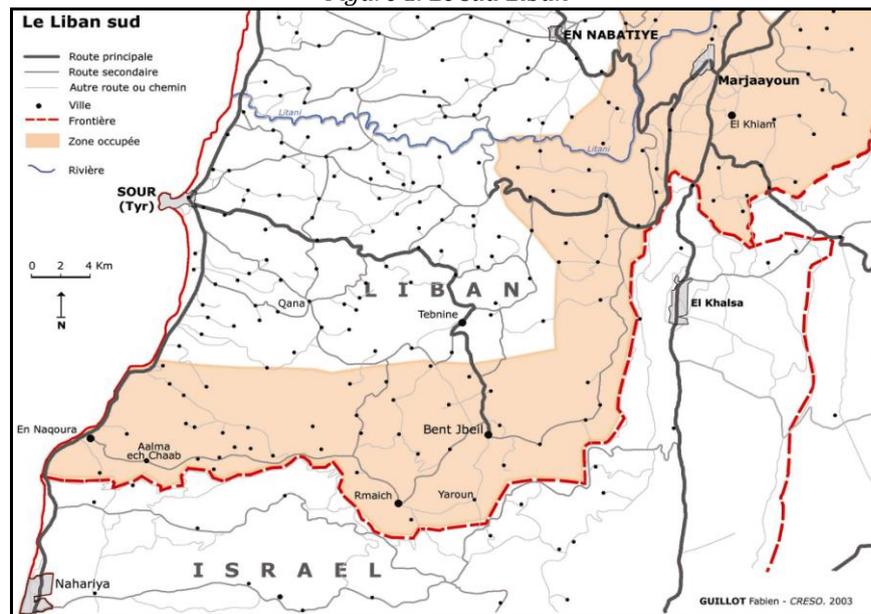
Cette réalité n'est pas sans conséquence. L'espace frontalier du sud Liban a été, et est encore, "travaillé" par les multiples groupes en présence, qui constituent autant d'identités différentes (ou tout au moins pensées comme telles et parfois instrumentalisées). Chacune des communautés cherche à laisser la trace de sa présence passée et présente, donnant une matérialité à son existence. En cela la frontière n'est plus simplement un trait sur une carte mais devient une réalité à laquelle les hommes et les femmes se réfèrent ou se confrontent. Pour reprendre les termes de Christian Pradeau, il convient d'avoir toujours à l'esprit que

« À petite échelle la frontière est un trait relativement simple, en cela on a pu dire que la frontière linéaire est une invention de cartographe. À moyenne échelle il apparaît très vite que les choses se compliquent et, à grande échelle, plus encore. »

(Pradeau, 1994, p. 56)

L'observation de frontière du sud Liban permet de saisir que nous sommes bien en présence d'une zone, complexe, où entrent en contact plusieurs composantes sociales, politiques, religieuses, culturelles. C'est toute cette complexité qui est concentrée sur une zone frontalière relativement réduite comme on peut le constater en observant la carte du sud Liban.

Figure 1. Le sud Liban



Les villages bordant son tracé qui découpe littéralement le paysage, mais aussi l'histoire, le quotidien, la réalité vécue et ressentie des individus et des différents groupes sociaux, religieux, politiques sont autant de données confirmant que la frontière est un marqueur d'identité. Les murs des villages frontaliers, les points de passage vers Israël (aujourd'hui quasiment tous condamnés), illustrent cette volonté de faire de cet espace, un support idéologique tantôt de la communauté nationale, tantôt et de façon plus subtile, d'un groupe interne à la communauté nationale libanaise.

Ainsi, les entrées des villages chrétiens arborent-ils des symboles religieux (une vierge, une croix...), alors que les villages à majorité musulmane portent ostensiblement la couleur verte de l'Islam et le jaune des drapeaux du Hezbollah ou du Hamal. Il n'est pas rare de voir aussi les portraits des leaders politiques locaux ou des combattants tués durant l'occupation.

<sup>2</sup>. Dans le même ordre de pensée rappelons ici le propos d'Armand Frémont évoquant l'espace social qui correspond au "territoire d'un groupe ou d'une classe dans une région donnée", ajoutant "un espace social n'est pas neutre. Le jeu social se déroule, de l'individu au groupe ou entre groupes, selon des rapports qui se nomment tensions, oppositions, luttes ou bien solidarités, collaborations, compromissions" (Frémont, 1976, p. 119 et 30).

Là ne s'arrête pas l'emprise identitaire sur les populations et sur l'espace. L'identité s'exprime aussi par l'intermédiaire des minarets, des mosquées et des clochers des églises qui gagnent en hauteur à chaque nouvelle construction ou bien en puissance sonore pour l'appel à la prière. Chaque vallon ou presque où s'étend un village se trouve marqué par l'identité de ces villages tantôt chrétien, tantôt musulman et pourtant tous libanais. Sans doute pouvons-nous parler de marqueurs identitaires dont l'organisation spatiale et ses composantes sont bien souvent le support.

Certains lieux plus que d'autres incarnent véritablement ce rôle de support idéologique et de marqueur d'identité. Deux exemples me paraissent particulièrement intéressants : les anciens points de passage vers Israël, d'une part, et les entrées des villages, d'autre part.

Les différents points de passage (qui ne remplissent plus aujourd'hui cette fonction), placés le long de la frontière durant les 20 ans de l'occupation israélienne, étaient encore en 2002 occupés principalement par des combattants du Hezbollah. Les multiples inscriptions sur les murs sont autant de témoignages d'une réappropriation des lieux.

Plus largement, chacun des groupes, plus ou moins homogènes socialement, a recours à des modes de marquage de l'espace pour signifier ainsi son appropriation. Tous n'ont pas accès ou recours aux mêmes moyens (financiers, techniques, technologiques, idéologiques...) pour marquer l'espace. Le Hezbollah et le Hamal ont ainsi clairement utilisé une stratégie de marquage de l'espace reposant sur une lutte politique et armée appelant à la résistance contre l'occupant israélien. Ils ont recours également au souvenir des "combattants de la liberté" tombés dont les multiples portraits marquent les entrées des villes.

À la multiplicité des acteurs il faut ajouter la multiplicité des modes de marquage de l'espace et des façons de matérialiser l'appropriation. La frontière est déjà en tant que telle un marquage de l'espace et également matérialisation de sa présence. Il s'agit à chaque fois de matérialiser son identité soit directement, de façon immédiate, soit de représenter cette identité en ayant recours à un média. Dans le cas des *check points*, les deux ordres (direct et médiatisé) coexistent. Ainsi, continuellement des combattants du Hezbollah occupent les anciens *check points*, ou sont cachés à proximité de ceux-ci. Parallèlement, de nombreuses inscriptions sont venues recouvrir celles apposées hier par l'occupant israélien sur les murs. Du côté israélien, le recours à la télésurveillance, aux détecteurs de mouvement... est l'expression de leur présence médiatisée au niveau de la frontière.

Figure 2. Ancien poste de contrôle à la frontière entre Israël et la zone occupée



Sur cette photo représentant un ancien poste de contrôle, nous pouvons lire sous le drapeau libanais et le drapeau israélien aujourd'hui repeint de jaune (couleur du Hezbollah) : "On est tous des résistants". "On est tous pour la patrie". Les références sont ici très claires et à mettre en lien avec les paroles de l'hymne national libanais. L'enchevêtrement des symboles identitaires dont nous parlions précédemment est ici particulièrement visible. Ainsi, l'appartenance à la nation libanaise (identité nationale) et l'appartenance à une identité "secondaire" mais toute aussi importante, celle d'être musulman chiite, d'être membre du Hezbollah, se mélangent ostensiblement.

À partir de l'exemple du village chrétien de Rmaich, on peut aussi illustrer l'idée selon laquelle l'espace est le support idéologique à l'affirmation identitaire. Dans cette ville située juste à côté de la frontière, au milieu d'une majorité de villes et villages dont la population est quasi exclusivement musulmane, chaque entrée de la ville porte un symbole chrétien, matérialisé par la présence d'une statue de la vierge ou par une croix, symbole des "Forces libanaises" (milice chrétienne, hier engagée aux côtés des Israéliens pour combattre les groupes musulmans durant la guerre civile libanaise).

Figure 3. Vue sur l'une des entrées du village de Rmaich où vivent exclusivement des chrétiens maronites, ville dont les limites communales jouxtent la frontière avec Israël



Figure 4. Symbole des "Forces Libanaises" (milice chrétienne engagée aux côtés d'Israël durant la guerre) peint sur un mur à proximité de la figure 3

Le marquage de l'espace frontalier est sans doute ce qui représente, symbolise, le mieux l'expression identitaire qui se décline sous des aspects religieux mais aussi et surtout politiques et idéologiques.

### **Cristallisation des différences et matérialisation des identités**

Les identités, l'affirmation identitaire plus précisément, s'expriment sous différents aspects. La frontière joue alors deux rôles : celui de cristallisateur et celui d'enveloppe matérielle de l'identité. Dès lors, l'espace frontalier devient aussi espace-enjeu où se noue le rapport à l'autre. Afin de bien comprendre l'ensemble des processus qui entrent en interaction, rappelons ici brièvement la situation du sud Liban.

La région sud du Liban est composée majoritairement de Libanais de religion musulmane (chiïtes et sunnites). À leurs côtés, Libanais comme eux, vivent des populations de religion chrétienne (maronite essentiellement) qui se trouvent dans une situation minoritaire dans cette région. L'identité est au cœur même des relations entre ces Libanais. Ici, elle prend sa source dans la question religieuse, mais ne se limite pas à cette seule dimension du social. L'histoire récente de cette région du Liban qui fut occupée pendant plus de vingt ans par l'armée d'Israël, suppléée par l'ALS<sup>3</sup>, prend aussi une place significative dans les rapports sociaux qui se déclinent sous une acception identitaire. Cette histoire, somme toute récente, vient renforcer les divisions internes dans la mesure où pour l'essentiel les populations musulmanes se sont très vite engagées dans la résistance à l'occupation alors que nombre d'habitants des villages chrétiens maronites ont collaboré avec l'armée ou profité de la possibilité d'aller travailler en Israël.

Deux niveaux principaux sous-tendent l'idée selon laquelle la frontière représente un espace-enjeu de l'expression identitaire.

Premièrement, ce que nous pourrions appeler un niveau inter- frontalier qui met en avant la relation entre groupes de part et d'autre de la frontière.

La frontière est avant tout une marge, une zone éloignée du cœur de l'espace approprié par un groupe social. C'est l'enveloppe périphérique du pays, de la communauté nationale. Cette situation entraîne ce que nous pourrions appeler "une surenchère identitaire" qui pourrait trouver son explication dans la présence de l'Autre, ici dans notre exemple, incarné par la communauté nationale israélienne, par l'identité israélienne. C'est un peu comme si chaque personne grossissait le trait de sa propre identité pour mieux se différencier de l'autre identité avec laquelle il est en contact direct, immédiat.

---

<sup>3</sup>. Armée du Liban Sud : milice armée, financée et entraînée par Israël. Cette milice regroupant plus de 2 500 hommes avait pour origine l'Armée du Liban Libre créée en 1978 par le commandant Haddad et regroupait alors des dissidents de l'armée libanaise. Haddad va rester à sa tête jusqu'en 1984 date de sa mort. Durant cette première période et sur ordre de dirigeants israéliens, il prit la tête d'une portion du territoire national libanais le long de la frontière du sud, soit environ 250 km<sup>2</sup> ("l'État du Liban Libre"). C'est ensuite le général Lahad qui prit la tête de cette milice qui devint l'Armée du Liban Sud regroupant non seulement des chrétiens maronites (majoritaires) mais aussi des musulmans.

Lorsque nous présentions précédemment la frontière comme un lieu de contact, c'est aussi pour expliquer le renforcement de ce type de comportement. C'est ici que se pose l'une des caractéristiques de la frontière en tant que lieu où se noue la différenciation, où elle prend matérialité. Au même titre que d'autres délimitations, la frontière de par la fonction qui lui est dévolue, joue le rôle de catalyseur autour duquel se nouent les appartenances identitaires.

Dans l'ensemble des relations qui structurent la vie de ces populations, l'identité est pour nombre d'acteurs sur le terrain un enjeu central. Il s'agit à chaque instant d'être reconnu, clairement identifiable tant pour les "siens" que pour les "autres". La pression imaginée, ressentie ou réelle de la part des autres groupes de cette région du sud Liban conditionne l'organisation de la vie de ces populations.

Ensuite, le second niveau à prendre en compte est le rapport *intra-* qui correspond aux relations entre les différents groupes identitaires à l'intérieur du territoire national libanais.

La société libanaise a connu plus de 20 ans d'une guerre civile meurtrière. Durant ces années, le pouvoir de l'État s'est écroulé notamment au profit d'un système de factions et de milices politico-militaires, parfois à base communautaire. Cette réalité est si forte que l'on peut considérer "ce système de guerre comme système social" pour reprendre l'expression de Salim Nasr (Nasr, 1990). Or, aujourd'hui encore, l'État libanais est dans un processus de rétablissement total de son pouvoir notamment dans la zone occupée du sud Liban.

Ces deux niveaux expliquent en partie, la prégnance du sentiment identitaire, parfois des tendances au repli sur soi ou à l'entre soi. C'est par exemple particulièrement vrai pour les populations de confession chrétienne maronite qui sont en situation minoritaire dans cette partie du Liban. Ceci accentue ainsi "l'effet identitaire" dans les relations sociales tant entre Libanais que vis-à-vis d'Israël tout proche.

Cet exemple laisse apparaître des sentiments et impressions contradictoires chez des populations qui vivent au quotidien à proximité de cette frontière traversée et ignorée pendant 20 ans par l'occupant israélien. Chez les chrétiens comme chez les musulmans, dont certains ont collaboré pendant l'occupation israélienne, la question de l'identité se trouve questionnée tant par leur impression d'abandon par le pouvoir de Beyrouth dans un Sud marqué par la guerre et l'occupation, que par le sentiment de trahison par Israël avec qui certains avaient choisi de collaborer.

Enfin, ajoutons que toute cette région du Liban a dû subir tour à tour, dans un contexte de guerre, à la fois les conséquences du conflit israélo-palestinien et, par la suite, la guerre civile libanaise, 20 ans d'occupation. La puissance militaire des voisins Syriens et Israéliens et la complexité de la société libanaise ont ainsi contribué à exacerber les tensions entre les différentes composantes rassemblées, déplacées dans cette partie frontalière du Liban. La présence palestinienne dans les années 1970 dans cette région a cristallisé les tensions entre groupes. Ainsi, parlait-on alors d'un État dans l'État pour symboliser la présence de l'O.L.P. et des réfugiés palestiniens.

Dès lors, des combattants du Hezbollah libanais et du Hamal, aux soldats de l'armée libanaise ou israélienne, des civils chrétiens maronites (minoritaires dans le Sud) aux musulmans chiites et sunnites, toutes ces composantes cherchent à affirmer leur spécificité, leur identité en se rendant visibles et différenciables par rapport au voisin. La différenciation des identités nécessite de conquérir des espaces, des souverainetés, "des pouvoirs sur...", "de se démarquer de...", de posséder, de délimiter, de s'approprier, de marquer l'espace de sa présence.

## **La frontière : expression du pouvoir et du contrôle sur un espace et sur les populations**

Au-delà de son rôle de catalyseur des différences, la frontière incarne un pouvoir et exprime une souveraineté : celle de l'État. Elle matérialise la séparation, la limite et le contrôle. Elle met en présence deux ensembles sociaux, économiques, politiques, culturels différents qui, au contact, peuvent connaître des transformations de leurs propres identités.

À partir des années 1990, toute cette région du Liban va voir s'imposer à nouveau, difficilement d'abord, les prérogatives du pouvoir de l'État. Dans ce contexte, c'est l'identité nationale, qui peu à peu va supplanter tout autre référentiel sans pour autant s'y substituer totalement. Cette volonté politique, notamment impulsée à partir de Beyrouth, va mettre en lumière une stratégie utilisant à la fois les liens identitaires forts des communautés chrétiennes et musulmanes.

L'État libanais, en tant qu'institution, mais aussi en tant qu'incarnation de l'identité nationale<sup>4</sup> va imposer son pouvoir dans cette zone qui fut historiquement toujours plus ou moins en marge du pouvoir de l'État. La frontière va donc prendre une place importante, symbolisant l'empreinte, la limite de la souveraineté de

---

4. Il faut garder à l'esprit qu'en ce qui concerne le Liban, il est question d'un État multiconfessionnel dont les institutions sont dirigées par différents représentants des communautés religieuses. Le confessionnalisme correspond au système politique en vigueur au Liban. Les racines de ce système peuvent se trouver dès le XVII<sup>e</sup> siècle, sous l'Empire Ottoman, avec la mise en place des "millet" dont les chefs religieux jouissaient de nombreuses prérogatives et géraient la vie des habitants. Avec l'arrivée des puissances occidentales, le confessionnalisme va prendre réellement son essor au Liban, notamment après les événements de 1860 et l'intervention française. Le système politique repose alors sur les communautés religieuses qui forment le pays (chrétiens maronites, grecs orthodoxes, grecs catholiques, les musulmans chiites et sunnites et enfin les druzes), chacune ayant le statut de communauté politique.

l'État. Elle (re)devient la limite du contrôle et du pouvoir sur les populations vivant dans l'espace national libanais. L'État constitue comme le rappelle Henri Lefebvre un "cadre spatial", "un cadre du pouvoir" à même de permettre un contrôle de et par l'espace (Lefebvre, 1974, p. 222 et suivantes).

Les représentations socio-spatiales s'en trouvent donc transformées. Or, cette réalité socio-spatiale se transforme dans le cadre des rapports de forces, et plus largement, des rapports sociaux et à partir des données culturelles des individus et des groupes. Dans le cas présent, sans doute, faut-il prendre aussi en compte ce que l'on pourrait appeler un "effet de lieu".

Nous sommes ici au cœur du rapport dialectique entre identité, frontière et appropriation. Dans les faits, ces trois notions, ces trois réalités se mêlent de façon étroite au point de se confondre. La frontière, en tant que limite de la territorialisation mais aussi de l'appropriation, est espace-enjeu où se projettent et se matérialisent des identités intra- ou inter-nationales. Ici, elle endosse littéralement la fonction d'enveloppe matérielle, enserrant en quelque sorte les populations dans un cadre spatial qui devient alors la référence territoriale de l'identité nationale.

Pour reprendre la définition de l'identité, précédemment évoquée à partir du dictionnaire de sociologie, ce cadre spatial qui exprime le pouvoir et le contrôle sur un espace et sur les populations qui y vivent donne aussi matérialité et visibilité à l'identité. C'est-à-dire : "ce dans quoi je me reconnais et dans quoi les autres me reconnaissent" (Lefebvre, 1974, p. 222 et suivantes). L'espace et plus particulièrement son organisation, son découpage ne sont pas quelque chose de neutre. C'est le produit du rapport dialectique entre la "société" et la matérialité de l'espace sur lequel elle se situe. Les différentes composantes qui forment cette société (groupes sociaux...) y impriment leurs références et valeurs culturelles, politiques, idéologiques, économiques... y imposent leurs choix en fonction de leurs pouvoirs, structurant la représentation de leur propre identité et bien sûr celle des autres. Inversement, cette production sociale de l'espace se nourrit aussi de la réalité spatiale qui joue un rôle plus ou moins actif sur les représentations sociales.

Plusieurs éléments ont été apportés afin de contribuer à mieux comprendre les liens dialectiques entre identité et frontière. La complexité des rapports des individus et des groupes entre eux, des individus et des groupes avec leurs espaces qui se nourrit tant du quotidien que du passé (de la mémoire), mais aussi des facteurs culturels, politiques, idéologiques, économiques... représente un terrain de recherche inépuisable et en perpétuel mouvement. Ceci doit donc être pris en compte afin de ne pas considérer ces quelques pistes de réflexion comme définitives mais comme une étape dans l'approche des relations dialectiques entre identité et frontière.

Au terme de cette courte présentation qui s'est principalement attachée à relier une réflexion à une réalité de terrain, celle du Liban sud et de la frontière avec Israël, une idée semble se dégager.

Si l'Autre, l'Ailleurs, fascine au point de vouloir lui ressembler, de l'envier ou bien au contraire de le rejeter, de le haïr et de générer des sentiments belliqueux à son encontre, la prise de conscience de sa présence influence et contribue à construire et à transformer finalement sa propre identité.

Ce faisant, la frontière fait figure de symbole à la fois de soi, mais aussi du commencement de l'autre. Dès lors de nouvelles questions mériteraient d'être posées. Pourrait-on parler d'identité frontalière, sorte d'entre deux où l'on ne serait plus tout à fait soi-même, mais pas encore totalement un autre ?

Au regard de l'histoire mouvementée de cette bande sud du territoire national libanais occupée pendant plus de 20 ans par Israël, et face à la concentration sur cet espace frontalier de tant de groupes sociaux structurés à partir d'identités différentes, le rapport dialectique entre identité et frontière prend tout son sens. Finalement, identité et frontière étant des productions sociales issues des rapports sociaux à un moment donné, dans un contexte donné, l'identité frontalière dont il pourrait être question serait nécessairement plurielle, multiforme, en perpétuelle redéfinition et recomposition.

## Bibliographie

AKOUN, A. et ANSART, P. (dir.), 1999, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert-Seuil.

BADIE, B., 1995, *La fin des territoires. Essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*, Paris, Fayard.

BRUNET, R., FERRAS, R. et THERY, H., 1993, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Paris, Reclus/La Documentation Française.

FREMONT, Armand, 1976, *La région, espace vécu*, Paris, PUF.

LEFEBVRE, Henri, 1974, *La production de l'espace*, Paris, Ed. Anthropos, 2000, part. IV, chap. 12.

NASR, S., 1990, "Anatomie d'un système de guerre interne : le cas du Liban", *Culture et conflits*, n° 1.

PRADEAU, C., 1994, *Jeux et enjeux des frontières*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.